



## Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

72 | 2023

Anthropology & Photography

---

# La photographie comme média relationnel. Retour sur 20 ans de terrain en Amérique latine

*Photography as relational media: Reflections on 20 years in the field in Latin America*

**Maité Boulosa-Joly**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/civilisations/7598>

DOI : 10.4000/12t95

ISSN : 2032-0442

### Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

### Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2023

Pagination : 65-81

ISBN : 978-2-9602017-7-2

ISSN : 0009-8140

Distribution électronique Cairn



### Référence électronique

Maité Boulosa-Joly, « La photographie comme média relationnel. Retour sur 20 ans de terrain en Amérique latine », *Civilisations* [En ligne], 72 | 2023, mis en ligne le 01 janvier 2027, consulté le 06 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/7598> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12t95>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

# La photographie comme média relationnel. Retour sur 20 ans de terrain en Amérique latine

Maïté BOULLOSA-JOLY

Anthropologue

Université de Picardie Jules Verne, Amiens (FR)

## Résumé

Je reviendrai dans cet article sur mes vingt années de travail de terrain dans le Nord-Ouest argentin en tant qu'ethnologue-photographe. Je décrirai comment la pratique photographique a facilité mon intégration dans différents milieux d'enquête. Elle a permis de m'y inscrire sur le long terme par le don de ces images qui sont devenues, au fil du temps et des retours, les témoins de différentes époques. Je montrerai comment elles ont pu me servir dans leur fonction illustrative pour compléter mes écrits, mais aussi la façon dont elles ont été des outils d'investigation en soi. Ces photographies sont également révélatrices du regard de l'ethnologue-photographe sur le terrain. Je reviendrai ainsi sur mon itinéraire et mon immersion au sein des réalités explorées. Cependant le fil rouge de cet article sera surtout de décrire les relations que ces images ont permises, entretenues et développées avec mes hôtes au fur et à mesure de mes retours dans ces villages au long de mes vingt années de travail de terrain.

## Mots-clés

Ethnologue-photographe, relations, photo-élicitation, portrait, archives

## Abstract

In this article, I will reflect on my twenty years of fieldwork in North-Western Argentina as an ethnographer-photographer. I will describe how my practice as a photographer facilitated my integration in different environments I wanted to research. It allowed me to get involved on a long-term basis by means of these images which, over time and thanks to the feedback I received, became witnesses to different eras. I will show how I was able to use the images as a way to illustrate my written texts, but also as a tool in my investigations themselves. These photographs are also revealing in relation to the viewpoint of the ethnographer-photographer in the field. I will also retrace my itinerary and my immersion within the real-life situations I explored. Nonetheless, the core focus of the article will be to describe the relations with my hosts which, thanks to these images, I was able to develop and maintain over the course of my repeated visits to these villages throughout the course of my twenty years of fieldwork.

## Keywords

Ethnographer-photographer, relations, photo-elicitation, portrait, archives

---

## Introduction

Cette photographie (Figure 1) est celle que j'ai décidé de mettre en ouverture de ma thèse en 2006. Voici le commentaire que j'en avais fait pour introduire mon travail et mon terrain dont il sera aussi question dans cet article :

La photo de couverture a été prise au mois d'avril 2002 lors d'une fête pascalle à Quilmes. Ce village est situé à 2 000 mètres d'altitude, dans les vallées calchaquies du Nord-Ouest argentin. Sur la gauche, un petit garçon est assis sur une pierre. Il porte un jean et une casquette mise à l'envers, comme il est à la mode de la porter dans les milieux jeunes urbains. Il regarde le spectacle que donnent les gauchos. Ces hommes sont experts en matière de dressage équestre et bovin, et en arrière-plan à droite, l'un d'eux salue l'assemblée avec son chapeau après avoir réalisé des prouesses en dressage animal. Le gaucho est le mythe de l'identité nationale argentine et plusieurs associations *gauchescas* sont en concurrence dans ces villages. Au premier plan est dressée une *apacheta*. Elle sert à faire des offrandes à la Pachamama, nom donné à la « mère terre ». Cette croyance d'origine préhispanique est commune au monde andin en Amérique latine. Cette *apacheta* s'inspire de celles que l'on trouve sur les sentiers de montagne de cette région. À leur passage, les habitants posent une pierre et font une offrande de plante, de nourriture ou de vin à la Pachamama afin de s'accorder ses faveurs et de s'assurer une bonne route. Les rituels d'offrandes à la Pachamama sont des pratiques que les locaux font au quotidien, mais de manière privée. La construction d'*apachetas* dans des lieux publics est un phénomène nouveau. Elles sont le symbole de l'identité indienne que ces villages revendiquent aujourd'hui.

Cette description m'a ainsi permis d'incarner un contexte et de présenter mon sujet de recherche sur le processus de revendications identitaires indiennes dans le Nord-Ouest argentin. Cela fait plus de vingt ans que les photographies accompagnent mon travail de terrain, depuis que j'ai commencé à en faire l'analyse dans le cadre de ma thèse au début des années 2000. Je suis retournée ensuite une dizaine de fois dans ces villages où j'ai passé près de trois années avec mes hôtes.

Les photographies font souvent partie du matériel collecté par l'ethnographe et je trouve intéressant de revenir ici sur l'importance qu'elles ont pu avoir dans mes travaux. Je me suis passionnée pour cette technique dès le plus jeune âge en développant (moi-même) les clichés argentiques. Ensuite, explorer le monde grâce à cet outil vient aussi peut-être d'un héritage familial dont les héros sont mon arrière-grand-oncle, Jean Brunhes, et sa fille, Marielle Jean Brunhes Delamare. Tous deux ont passé leur vie en tant que géographes à parcourir différents pays tout en se servant des outils audiovisuels pour constituer les « archives de la planète »<sup>1</sup>.

Les photographies transcrivent des réalités et des modes de vie et sont souvent complémentaires de nos écrits. Je reviendrai dans cet article sur ce que ce média a pu m'apporter d'un point de vue réflexif sur ma position sur le terrain, mais aussi ce qu'il a permis dans les relations avec mes hôtes.

Dans un premier temps, je décris les différents statuts que j'ai pu avoir en fonction des lieux que j'ai explorés. Ma pratique d'ethnographie-photographe n'était pas perçue de la même manière selon les contextes et nous verrons les divers types de mises en relations que cela a permis. J'aborde ensuite le support précieux que les images peuvent représenter pour enrichir mes analyses à différents niveaux : par rapport à leur contenu et aussi quand elles sont commentées par mes enquêtés. Enfin, je développe la façon dont les images formalisent le regard et la relation du chercheur au sujet qu'il observe. On suivra ainsi mon itinéraire sur le terrain et mon immersion au sein des réalités explorées. Cela me permettra de rendre compte, tout au long de cet article, des relations que ces images ont permises, entretenues et développées durant ces vingt années de travail de terrain dans le Nord-Ouest de l'Argentine.



Figure 1. Fête pascale à Quilmes, Nord-Ouest argentin – © Maité Boullosa-Joly 2002

---

## Les différents statuts de l'ethnologue et du photographe

Mon appareil photo m'a constamment suivie sur les terrains d'enquête. Comme mes aïeux, j'ai toujours envisagé l'image comme un complément aux écrits pour représenter les réalités explorées ainsi qu'un outil de recherche en soi. Dans les vallées Calchaquies du Nord-Ouest argentin, mes travaux ont porté sur les processus de revendication identitaire indienne très présents au début des années 2000. Mais pour les appréhender, il m'a fallu explorer le mode de vie des paysans locaux sous diverses facettes. Dans le récit qui suit, je vais décrire la position que j'ai pu avoir en tant qu'ethnologue-photographe en allant des lieux les plus isolés aux plus visibilisés. Cela ne traduit pas le parcours que j'ai pu avoir sur le terrain, c'est même plutôt l'inverse, puisque les lieux plus isolés sont plus difficiles d'accès pour les étrangers. Mais ce récit va me permettre de relater le type de relations qui a pu se nouer sur ces différents lieux et comment la prise d'images m'a permis de m'insérer différemment selon les statuts qui m'étaient impartis.

### La haute montagne : un univers difficile d'accès aux étrangers

Le *cerro* (la haute montagne) est un lieu difficilement accessible, notamment pour un étranger. Les postes (bergeries) dont disposent les familles dans la haute montagne leur ont été transmis de façon héréditaire et sont en général habités de manière saisonnière, comme dans tout système de transhumance. L'habitat dans ces hauteurs est dispersé et il y a souvent une heure de marche pour aller visiter des « voisins ». J'ai pu avoir accès à cet univers en suivant deux jeunes qui allaient vérifier leur troupeau de vaches à 4 500 mètres d'altitude. Entre nos deux jours de marche, nous avons fait la « tournée des postes » et j'ai fait la connaissance de doña Mira, une de leurs tantes chez qui nous avons dormi. Je lui ai demandé si je pouvais revenir par la suite et si elle pourrait à nouveau m'héberger, ce qu'elle a accepté.

Quelques semaines plus tard, alors que doña Mira était descendue à Amaicha faire des provisions et visiter son mari malade resté au village, elle a organisé ma venue. On m'a trouvé une mule et nous sommes parties ensemble sur les sentiers montagneux et escarpés. Au fur à mesure des jours et des semaines passées ensemble, doña Mira m'a appelée « ma fille » et s'est sentie responsable de moi.

Dans ces hauteurs, j'étais un objet d'étude pour mes hôtes comme eux l'étaient pour moi. Mes attitudes ou mes réactions surprenaient et prêtaient souvent à rire. J'ai pu me rendre compte que le ridicule ne tuait pas mais fatiguait beaucoup. J'étais observée, comme moi je pouvais les observer, ce qui rejoint les propos de Devereux sur le fait que l'observation du sujet par l'observateur a comme complément la contre-observation de l'observateur par le sujet (Devereux 1980 : 375). C'est une situation où chacun est simultanément observateur pour soi-même et sujet pour l'autre.

C'est peu à peu qu'une certaine confiance s'est instaurée et ce n'est que progressivement que j'ai pu accéder à des parties de leur vie quotidienne inaccessibles en général aux étrangers (Figure 2). Mais ces hauteurs, il y a vingt ans, n'étaient jamais fréquentées par des étrangers. La figure du touriste ou de l'ethnologue n'existait pas. J'ai été perçue sous différents angles, ma position évoluant avec le temps. L'intégration s'est faite, mais lentement, pour m'inscrire progressivement à l'intérieur des rapports de parenté comme « fille » de doña Mira.

Dans ces lieux isolés, il m'a fallu du temps pour pouvoir sortir mon appareil photo. J'ai dû attendre qu'une certaine confiance s'instaure car je craignais de brutaliser mes hôtes en leur imposant l'optique de mon appareil et ainsi creuser la distance qui nous séparait. C'est progressivement que j'ai osé prendre des photos. En partageant leur quotidien, mon appareil photo était devenu peu à peu un objet familier. J'ai donc essayé de l'utiliser avec humour afin de démystifier l'aspect solennel qui lui était impartis. Mes hôtes aussi en ont pris, jusqu'à ce que l'appareil constitue de moins en moins une barrière entre eux et moi, et qu'au contraire, il participe à notre relation.



Figure 2. Poste de doña Mira. Son petit-fils David tient à faire poser le chien qu'il garde dans ses bras. Ils posent dans l'entrée, entre deux petits bâtiments : la cuisine et la chambre de la bergerie – © Maïté Boullosa-Joly 2002

### L'ethnologue-touriste-photographe à Amaïcha

Dans le village de la vallée un peu plus urbanisé d'Amaïcha, ma position était différente de celle que je pouvais avoir dans les bergeries de haute montagne, car la présence de gens de l'extérieur était plus familière.

Amaïcha est un lieu fréquenté par des touristes, notamment en période estivale. Cela a contribué à me donner le statut de touriste dans un premier temps, puis de touriste qui s'éternise ensuite. Sara Le Menestrel (1999) a mené une réflexion sur cet effacement progressif des frontières strictes entre voyageurs et touristes qui conduit à questionner la place de l'anthropologue dans le milieu qu'il observe. Un des points communs qu'ils peuvent avoir est que l'ethnologue sur le terrain est souvent perçu par ceux qu'il étudie comme un type particulier de touriste, et il peut être, au même titre, un sujet de dérision (Le Menestrel 1999 : 341).

C'est une étiquette toujours dure à accepter, que l'on soit ethnologue ou non, car tous, nous nourrissons l'espoir de ne pas être un touriste comme tout le monde (Winkin 1996 : 203). C'est un statut qu'il m'a fallu pourtant ne pas dénigrer et prendre comme un objet en soi, d'autant que le phénomène touristique m'intéressait, celui-ci participant à la redéfinition identitaire de ces villages (Boullosa-Joly 2010).

Pour en revenir à la pratique photographique, à Amaïcha, mon appareil photo venait conforter mon statut de touriste. Prendre des photos dans ce contexte n'avait rien d'étrange ou d'impudique, cela faisait partie de la démarche touristique qui consiste à mettre en images les paysages et le folklore local. Lors des fêtes, comme celle de la Pachamama au mois de février, les *copleras* (les chanteuses traditionnelles avec leur tambour), se mettaient volontairement en scène pour les visiteurs. Elles étaient fières d'être photographiées (Figure 3), elles le prenaient comme un signe de reconnaissance pour leur pratique et pour elles-mêmes. Pour celles qui savaient que j'étais française, le fait de venir de loin pour découvrir leur culture représentait un honneur et participait au sentiment que leur mode de vie avait quelque chose d'intéressant et de distinctif pour valoir ce long déplacement.

J'ai pris de nombreuses photos lors de différentes fêtes. J'ai pu vérifier à cette occasion que les photographies représentent souvent une source de fierté et qu'elles peuvent favoriser ainsi le contact sur le terrain (Piette 2007). Au fur et à mesure que je m'intégrais dans le village, j'osais un peu plus m'approcher des *copleras*. En signe de reconnaissance, je leur ai offert de nombreux agrandissements encadrés afin qu'elles puissent les exposer dans le café de la place, tenu par l'une d'entre elles, où elles avaient leur lieu de réunion. La gérante du café m'a d'ailleurs demandé de venir la photographier. Elle avait revêtu son costume traditionnel et voulait que sa petite fille, à qui elle apprenait à jouer de la *caja* (tambour), pose à ses côtés. Cet échange m'a permis de pouvoir passer du temps en leur compagnie en tant qu'« amie » et de pouvoir assister à leurs réunions, souvent à caractère politique, les *copleras* faisant pour beaucoup partie du Conseil des Anciens.



Figure 3. *Coplera amaicheña*, doña Faustina, Amaicha – © Maïté Boullosa-Joly 2002

Ces images exposées étaient montrées avec fierté aux touristes de passage qui venaient se désaltérer dans le café de la place. Dans ses travaux, Sara Le Menestrel (1999 : 379) montre que le regard de l'autre, qu'il soit touriste ou ethnologue, participe à mettre en avant la culture locale. Les cadres exposés dans ce lieu de passage donnaient en effet l'occasion aux copleras présentes de faire des démonstrations et d'être félicitées par ce public très heureux de pouvoir assister à la manifestation d'une expression culturelle typique de la région andine. Ils ont ainsi participé à la valorisation de l'image de soi de mes hôtes et du folklore régional.

Ce même processus a permis mon intégration dans les associations de gauchos très ancrées dans le village. Lors des fêtes villageoises, je venais régulièrement les photographier dans l'enclos où ils entraient avec leurs chevaux. Ils étaient heureux d'être ainsi admirés (Figure 4), notamment par une étrangère. C'est par le biais de ce rôle de photographe que j'ai réussi une intégration relative dans ce milieu exclusivement masculin.

Le fait de venir donner les photos ensuite a permis d'établir une certaine relation de confiance. Elles donnaient en soi un motif pour établir le dialogue, au-delà de l'enquête elle-même qui peut parfois être malaisée à expliquer (Papinot 2007). Mon intérêt pour leurs activités et la volonté de les photographier venaient conforter mon statut de touriste dans ce village, et, comme pour les *copleras*, ces images participaient à la valorisation du folklore local.

Cette position de touriste qui m'était impartie a eu l'avantage de me permettre de circuler en toute liberté sans susciter de grande curiosité de la part des locaux. Il s'agissait là de cette liberté de l'étranger « qui n'est retenu par aucune espèce d'engagement susceptible de le faire préjuger de ce qu'il perçoit, de ce qu'il comprend, ou de son évaluation du donné » (Simmel 1979 [1908] : 56). Mais cette liberté n'était pas toujours possible à préserver dans ces villages traversés de conflits politiques internes.



Figure 4. Luli et ses amis partageant un verre d'alcool près de la place du village après une démonstration de dressage. Ces portraits donnent à voir les représentations de la virilité incarnée par le gaucho argentin – © Maité Boullosa-Joly 2002

## L'ethnologue-photographe : une ressource politique en milieu militant

Mon statut n'était en effet pas le même au sein des organisations indiennes de ces villages qui luttait pour la récupération de leurs terres. Dans un contexte de politiques multiculturelles, l'autochtonie était devenue un vecteur de droits sur le territoire. Ici, l'ethnologue, souvent considéré dans ces milieux comme un spécialiste de l'identité, avait un pouvoir d'authentification de ces revendications. Ce processus de valorisation identitaire n'était pas une évidence dans cette région, ni même à l'échelle du pays où la présence indienne a toujours représenté un lourd stigmata durant l'époque coloniale. Elle a ensuite été totalement invisibilisée depuis la construction nationale au 19<sup>e</sup> siècle, l'idée générale étant qu'en Argentine, il n'y avait plus d'Indiens. Depuis les années 1970 et surtout depuis la fin des années 1980 où des lois reconnaissent des droits sur les terres aux populations autochtones, les conflits agraires se sont ethnicisés et les militants réclament les terres de leurs ancêtres.

Les militants locaux ne m'ont jamais demandé explicitement de prendre part à leur lutte, mais leurs discours et les mises en scène, qui m'étaient destinés dans un premier temps, avaient pour but de me rallier à leur cause. Je pouvais ainsi observer aux premières loges les mises en scène de l'indianité. Dans ce contexte, il était assez explicite que les prises de vue photographiques étaient considérées, à l'image de ma présence, comme une éventuelle ressource politique.

C'était d'ailleurs le cas quand le groupe m'encourageait à prendre des photos des offrandes faites à la Pachamama lors de ma première venue en 2000. C'était l'anniversaire du cacique de Quilmes et ces offrandes collectives, dans le cadre privé, étaient tout à fait marginales à cette époque (Figure 5). Elles se sont ensuite développées, notamment dans l'espace public, avec le processus d'affirmation de l'identité indienne dans cette région.

Ce rapport particulier à la nature est devenu central pour légitimer les revendications territoriales des militants. Comme le spécifie José Bengoa, la défense de la terre a cessé d'être une lutte de type agraire en Amérique latine pour devenir une lutte de type écologique (Bengoa 2000 : 71).



Figure 5. Offrandes à la Pachamama lors de ma première venue en 2000 pour l'anniversaire du Cacique à Quilmes. On peut voir l'apacheta dressée de manière ostentatoire au centre du patio, ce qui était tout à fait atypique à l'époque – © Maité Boullosa-Joly 2000

## Des images comme support d'analyse

Ces mises en scène, dont j'étais le témoin au début des années 2000, prenaient une tournure quelque peu artificielle dans ce contexte politique spécifique. Mais j'ai pu observer un rapport particulier des paysans locaux à la nature au quotidien à travers les offrandes informelles faites à la Pachamama pour s'attirer ses faveurs. Certaines photographies ont aussi alimenté mes analyses à ce sujet, notamment le rapport aux animaux qui me semble *a posteriori* central. Il existe un lien ambivalent avec ces compagnons qui, pour certains, seront destinés, comme dans toutes les sociétés rurales traditionnelles, à nourrir les hommes. Mais il est intéressant de témoigner aussi de cette cohabitation faite d'affectivité, de rire, de jeux et de complicité (Figure 6).

La complicité avec les animaux fait partie du quotidien et transparait dans certaines images. La photo de la cuisine (Figure 7) est parlante avec ce chevreau qui est là, à regarder Christina allaiter son bébé. A côté, la petite Manuela est assise sur une peau de mouton. On voit le foyer en pierre duquel dépasse une poêle.



Figure 6. David avec la chèvre, sa compagne de jeu très domestiquée. Je me souviens bien d'elle lorsqu'elle se posait à côté de moi et avait la fâcheuse tendance à mâchouiller le fil de mon micro tout en me regardant mener des entretiens avec les membres de la famille  
© Maité Boullosa-Joly 2002



Figure 7. Scène nocturne dans la cuisine au moment du dîner, en hiver (Los Nacimiento de San Antonio) – © Maité Boullosa-Joly 2002

Certains clichés permettent de s'attarder sur des détails passés sur lesquels nous n'avons pas forcément focalisé notre attention lors du moment vécu (Rémy 2007). Des regards, des gestes, des attitudes, des paysages, des intérieurs de maison apparaissent. Parfois de manière involontaire, une multitude de détails figurant sur les images peuvent être l'objet d'analyses contextuelles ou relationnelles (Piette 1992 : 131).

Ces clichés qui captent le quotidien peuvent être associés à ce que Depardon (1993) appelle « les temps faibles », au-delà de l'événementiel qui intéresse souvent les journalistes. Ces moments de scènes quotidiennes permettent de percevoir des éléments précieux pour l'ethnographe et de pouvoir les partager avec d'autant plus de précision et de réalisme.

Ces photos sont également intéressantes à partager avec les protagonistes. Comme nous l'avons vu, elles fournissent en soi un sujet de conversation qui peut faciliter l'immersion dans différents milieux. Les commentaires des enquêtés peuvent aussi être une source d'informations, parfois utiles pour enrichir nos analyses. Je me souviens d'un portrait de deux jeunes filles (Figure 8) que j'avais connues petites dans la haute montagne. Elles vivaient maintenant dans le village d'Amaïcha, chez leurs grands-parents, et j'avais pris des photos en leur rendant visite. Elles étaient en couleur et avaient pour but de leur faire plaisir ainsi qu'à leur famille.



En offrant les photos, j'avais été assez surprise des réactions. Toute la famille trouvait le portrait très beau, mais tout le monde s'est surtout extasié sur la vigne en arrière-plan. Ce qui les a le plus marqué, ce n'est pas le portrait en soi mais la beauté et la vigueur des pieds de vignes plantés dans le patio de la maison familiale. Il y avait une attention pour les jeunes filles, mais c'est l'état des feuilles et du raisin qui a été le plus commenté. Je me souviens de Flora, la mère de Mabel, que j'ai revue souvent ensuite, à différentes époques, des années plus tard. Elle me parlait toujours de ces photos que j'avais prises et de la vigne si belle avec tant de grappes de raisins. Dans cette région semi-désertique où les pluies ne sont abondantes que les mois d'été, en janvier et février, il est courant de s'extasier sur cette « belle pluie » (*llovio lindo*) – « il a joliment plu », un réflexe que nous aurions peut-être en connaissant aussi des périodes de sécheresse. Toujours est-il que je me suis souvent fait la réflexion, en offrant les photos, de l'attention portée aux personnes, mais aussi et surtout à la végétation et aux animaux. Un chien de la famille ou un animal du troupeau de chèvres ou de vaches fait souvent l'objet de davantage de commentaires que les personnes photographiées.

C'est donc un peu par hasard que j'ai découvert l'intérêt de ce que l'on nomme la « photo-élicitation ». Les images permettent d'approfondir les perceptions des choses de ceux qui les commentent et sont une possible porte d'accès à leurs représentations. L'enquêté n'apparaît plus alors comme le sujet de l'enquête mais comme un expert qui guide le chercheur dans le contenu des images (Papinot 2007).

Figure 8. Mabel et Gabriela : elles sont cousines. Je les ai connues petites filles dix ans plus tôt dans la haute montagne (Amaïcha) – © Maité Boullosa-Joly 2013

---

## La photographie : un certain regard sur le réel

Les images disent quelque chose de la réalité du terrain, mais elles sont surtout le résultat d'un regard (Piault 2000 ; Roche 2012). Le photographe transcrit ce qu'il observe selon des déterminations subjectives :

On le sait, ce n'est pas l'appareil qui prend les photos, mais bien l'observateur-photographe qui laisse échapper sa manière de percevoir et de construire le monde selon des déterminations subjectives mais aussi idéologiques, culturelles et encore techniques. (Piette 1992 : 135)

Le photographe, par certains de ses choix techniques et esthétiques, fait apparaître une certaine vision du monde et ce qu'il souhaite exprimer de la réalité dont il témoigne. Pour ma part, le recours aux photos monochromes est significatif. Au début des années 2000, j'avais un appareil argentique et un grand attrait pour le noir et blanc, d'autant plus que je développais moi-même les clichés dans un petit laboratoire artisanal. Il était possible d'y travailler les contrastes et les ambiances. L'image était pour moi, depuis l'adolescence, une forme d'expression empreinte de poésie. Comme le précise Becker (2007), l'ethnologue a ce privilège de pouvoir décrire et d'emprunter aux formes artistiques pour le faire. Dans l'article où il s'interroge sur le fait de savoir si les photographies disent ou non la vérité, il évoque justement les intentions artistiques d'une photographie. Il y a certes un risque de manipulation de l'image en fonction notamment du choix du cadrage, de la sensibilité des pellicules et des lumières. Mais le risque de manipulation est également présent dans l'écriture et les descriptions relèvent aussi d'un regard et de choix conscients ou inconscients empreints d'une certaine subjectivité. Selon Becker, cela ne disqualifie pas pour autant ces modes d'expression en tant que « preuve », mais il est important d'en avoir conscience et de le prendre en compte dans l'analyse.

Les photos que j'ai prises lors de mes premiers terrains en 2000 et surtout lors de celui de ma recherche doctorale en 2002, qui a duré une année, sont pour la plupart en noir et blanc. Ces images donnent le sentiment d'être hors du temps et cela peut en accentuer l'exotisme. Les contrastes entre les noirs et les blancs ajoutent aussi à la dramaturgie des scènes observées. Ce goût esthétique me venait en partie du travail de développement en laboratoire. Le choix du noir et blanc

contrasté venait peut-être aussi de ma grande fascination pour certaines photographies, comme celles de Salgado sur l'Amérique latine, que je trouvais particulièrement fortes. J'essaie de m'expliquer pourquoi, à cette époque, faire ce type de photos relevait pour moi d'une évidence. Mais cela ne l'était pas du tout pour mes hôtes. Ils ne comprenaient pas ce choix. Ils trouvaient ces photos sans couleur tristes et ils n'en voyaient pas l'intérêt. Ils me disaient parfois, avec un peu de compassion, que cela devait être évidemment lié à des contraintes économiques... Pour eux, les couleurs ajoutaient la vie et la gaieté et ils n'avaient que peu d'attrait pour mes photos dont j'étais pourtant assez fière. C'est la raison pour laquelle j'alternais parfois avec des pellicules couleur pour satisfaire aussi le goût de mes hôtes. Je trouve d'ailleurs aujourd'hui que la couleur est finalement complémentaire pour décrire ce que je tente de transcrire dans mes travaux. Mais il est parfois très curieux de mettre ces clichés côte à côte, cela donne le sentiment de ne pas parler de la même réalité. L'une en noir et blanc, lointaine, exotique, un peu comme hors du temps et l'autre en couleur, très actuelle avec un sentiment de familiarité. Cela transparait d'ailleurs dans cet article où j'ai mélangé les deux, et il est parfois difficile de se dire que ces photos ont été faites à peu près à la même époque et au même endroit.

### Du général à l'intime

Les photographies, comme les ethnographies, disent aussi quelque chose de la relation du photographe avec ses hôtes. Le photographe et l'ethnologue ont ce point commun que la connaissance qu'ils produisent dépend de leur situation à l'intérieur du groupe étudié (Althabe 1990). La question du temps passé en immersion se pose de la même façon afin de pouvoir évaluer leur degré de connaissance et d'intimité avec la réalité qu'ils tentent de transcrire.

Il en est de même pour mon immersion sur le terrain, dont on peut observer la progression à travers les prises de vue photographiques faites au fil du temps. Dans les lieux isolés peu habitués à la fréquentation des touristes – comme je l'ai évoqué antérieurement pour la haute montagne –, il m'a fallu du temps pour pouvoir sortir mon appareil photo.

J'ai dû attendre qu'une certaine confiance s'instaure et ce n'est que progressivement que j'ai osé prendre des photos. Comme on peut le voir sur la photo de doña Mira devant sa maison en première partie (voir Figure 2), les premiers jours les habitants se mettaient en scène dans une posture figée afin de donner d'eux une « image digne » selon leurs critères. Ils se tenaient droits, sans sourire, sans extériorisation de sentiments, à l'image de la pudeur caractéristique des habitants de cette région. Ces postures étaient des auto-mises-en-scène pour l'ethnologue qui venait les visiter. Ces réflexes sont fortement ancrés dans l'usage social de la photographie : « prendre la pose, c'est se respecter et demander le respect » (Bourdieu 1965 : 117). C'est l'image de soi dont on veut contrôler les effets (Conord 2000 : 98). C'est ce même type de photos que j'ai pu prendre dans les villages isolés où je me suis rendue lors de mon premier terrain en 2000.

En effet, sur les images que j'ai pu prendre dans les premiers temps, il y avait une distance avec les sujets photographiés. Elles sont pour la plupart prises de loin et les éléments extérieurs sont favorisés : la présence des paysages et des activités effectuées sont représentatives d'un mode de vie que je découvrais. La distance physique qui sépare l'objectif des personnes photographiées peut souvent renseigner directement sur la relation entretenue par l'auteur avec la personne (Roche 2012 : 364). Sur ces clichés (Figures 9 et 10), l'ethnologue est extérieur à l'image, spectateur des scènes observées. Peu d'interactions transparaissent entre moi et mes hôtes et les personnalités des individus s'expriment très peu. Ces photographies sont cependant, dans une certaine mesure, plus contextualisées que beaucoup d'autres photos que j'ai pu prendre par la suite.

Il est possible de constater une immersion dans la vie locale à travers les prises de vue plus rapprochées que j'ai faites au fil du temps. Cette proximité physique dans l'image est significative de mon intégration : je m'approchais de la réalité de mes hôtes et de leur intimité. En partageant leur quotidien, mon appareil photo était progressivement devenu un objet familier. Leurs expressions, leurs sourires témoignent de la familiarité et de la complicité qui ont pu s'instaurer, rompant ainsi avec l'image figée d'eux-mêmes perceptible dans le premier temps du travail de terrain. Nous passons ainsi de « photos de voyage » à des photos de « relations ».



Figure 9. Don Ramon filant la laine – © Maité Boullosa-Joly 2000



Figure 10. Doña María tissant la laine – © Maité Boullosa-Joly 2000

Les photographies disent des choses différentes selon l'angle sous lequel elles sont prises. La question n'est pas de savoir si elles sont vraies ou fausses mais ce que chacune dit sur tel ou tel sujet (Becker 2007). Les portraits plus rapprochés racontent les relations entretenues avec l'ethnographe qui tient l'appareil. On peut y déceler aussi des éléments sur les types de relations que peuvent éventuellement entretenir nos hôtes entre eux. Elles permettent d'entrer davantage dans l'intimité des caractères difficiles à décrire. On peut prendre l'exemple de doña Mira, cette femme qui vit une grande partie de l'année dans la haute montagne et qui gère, seule, l'exploitation familiale suite à la maladie de son mari. Les portraits que j'ai pris d'elle évoquent son fort tempérament, mais aussi son sens de l'humour et son espièglerie (Figure 11). Son regard complice, ses mains burinées et abîmées dégagent pourtant une certaine élégance. Peu d'éléments de contexte, sauf les murs en pierre qui renseignent sur les modes de construction dans ces hauteurs, et le balai rudimentaire fait d'un bâton de bois et d'herbes sèches en guise de brosse.

Il s'agit là d'un langage visuel pour lequel nous ne disposons pas de règles permettant de le traduire en mots (Becker 2007). Certains portraits font finalement ressortir, avec plus de force que la plupart des récits, ces modes de vie éprouvants, mais aussi ces caractères et ces relations humaines où l'humour, autant que les hostilités peuvent avoir leur place. Des éléments comme les rides profondes très expressives et la lumière du regard, des anciens comme des plus jeunes, peuvent exprimer la complicité, la connivence et l'intelligence des personnes photographiées. Ces images, si elles ne disent pas forcément une vérité objective sur un fait, transcrivent une certaine forme de vérité qui s'impose au regard, sans être forcément dicible.

Cela me rappelle ce portrait de don Pastor (Figure 12), berger dans la haute montagne, que mon directeur de thèse, Juan Carlos Garavaglia, spécialiste de l'Argentine, aimait particulièrement et qu'il m'avait demandé d'agrandir afin de l'encadrer sur le mur de son bureau à l'EHESS.



Figure 11. Portrait de doña Mira – © Maité Boullosa-Joly 2002.



Figure 12. Portrait de don Pastor, Haute montagne – © Maité Boullosa-Joly 2002

Les photographies nous intéressent parce qu'elles répondent souvent à des questions concernant un cadre plus large que le sujet immédiat. Elles peuvent parfois répondre à des questions plus fondamentales (Becker 2007). En ethnologie, les photographies nous parlent souvent de modes de vie qui nous interrogent sur le nôtre, mais dans certains portraits transparait une forme d'humanité commune qui leur donne une forme d'universalité. C'est le cas des portraits où l'on peut ressentir la complicité entre des personnes ou avec le photographe. Ils permettent une forme de communication avec l'autre et l'on se sent concerné, comme si ce sourire ou cette expression nous était aussi destiné.

Ce n'est pas sans rappeler le film « Nanouk l'esquimau »<sup>2</sup>. Ce film de Robert Flaherty (1922) a traversé les âges car il parle d'un mode de vie révolu, mais aussi parce qu'il dit quelque chose de notre humanité commune. Comme l'analyse très justement Marc-Henri Piault (2000), la complicité entre Flaherty et Nanouk qui transparait dans les regards, les sourires et les rires partagés permettent à l'œil de la caméra de ne pas être un œil anonyme. On y lit un échange. C'est un film qui « dépasse la description inventorielle et où s'établit un climat d'affectivité sensible » (Piault 2000 : 76). C'est grâce à l'immersion durant deux ans de Flaherty chez les Inuits que ce climat d'affectivité est possible. Son intimité et son amitié avec ses hôtes transparaissent à la caméra et l'auteur nous les fait partager. Même si le mode de vie filmé est une reconstitution romantique du mode de vie des grands-parents de Nanouk et de sa famille supposée, c'est quelque chose de plus profond que Flaherty nous communique sur cet autre qui devrait pourtant nous sembler si lointain et exotique. Ces images permettent une communication plus large, celle d'une humanité partagée.



Figure 13. Cecilia, et la frise qu'elle a faite à partir des photos que j'ai prises tout au long des années depuis sa naissance jusqu'en 2000. Le chien sur son lit nous accompagne dans cette rétrospective (Quilmes) – © Maïté Boullosa-Joly 2022

---

## L'entrée progressive de l'ethnographe-photographe dans la mémoire familiale de ses hôtes

J'ai régulièrement remis à mes hôtes des exemplaires des portraits que j'avais pris d'eux lors de mes différents retours. Ils entraient dans un rapport de don et de contre don afin de les remercier de m'accueillir et également de me permettre de les photographier. Ces images ont pour la plupart été conservées précieusement. Elles se sont inscrites dans la mémoire familiale dans laquelle je me suis immiscée aussi, et par ma présence prolongée, et par le don de ces photographies qui ont mémorisé mon passage parmi eux à différentes époques.

Chacun de mes retours nous rapprochait, comme s'ils renforçaient la confiance mutuelle qui avait pu s'établir entre nous. S'être vus à différentes étapes de nos vies respectives favorisait aussi l'intimité. Le temps passé, même sans être là, contribuait à approfondir nos relations. A chaque retour, cela faisait d'autant plus de temps que nous nous connaissions, et nous devenions de vieux amis... Au cours du temps, j'ai vu les enfants grandir, les jeunes gens devenir parents, d'autres devenir grands-parents. J'ai aussi connu le deuil de certains anciens, comme celui de doña Mira qui m'a beaucoup affectée. Les photos ont été les témoins de ces différentes étapes de nos vies respectives.

Le travail de terrain est avant tout une expérience relationnelle et j'ai pu me rendre compte au fil du temps que les photos participaient également de cette relation. Mes hôtes me les ressortaient à chacun de mes retours, c'était comme regarder un album, « notre » album, pour se rappeler les bons souvenirs. Je sens que j'ai été présente à travers toutes ces années grâce à ces images et que je me suis ancrée un peu plus par ce vecteur dans leur mémoire familiale. Au début des années 2000, les photos étaient moins fréquentes et banalisées qu'aujourd'hui. D'autant que ce format imprimé est un objet qui reste. Cecilia, que j'ai connue dès sa naissance et qui a 20 ans aujourd'hui, me ressort, à chaque fois, les photos que j'ai prises d'elles à des âges différents. Elle me dit qu'elle les regarde de temps en temps et que c'est important pour elle. Elle en a fait des frises sur du papier cartonné qui semblent participer à sa construction personnelle (Figure 13).

Je sais que ma présence a été importante pour certaines jeunes filles que j'ai vu grandir en cohabitant au sein de leur famille. La cousine de Cecilia, aujourd'hui biologiste, m'a justement dit en avril 2022 que j'avais été « inspirante » pour elle du fait d'être une femme, une jeune femme il y a vingt ans, de voyager seule au bout du monde, de faire des études. J'ai représenté un modèle pour certaines adolescentes qui ont lutté ensuite pour faire des études, dans un univers rural où cette trajectoire était à l'époque tout à fait atypique. J'y ai contribué comme j'ai pu en essayant de convaincre les parents des plus motivées et en leur achetant des livres. Je me rends compte que les photos données à chaque retour m'ont permis de rester dans leur quotidien. Elles rappelaient au jour le jour ma venue, les relations d'amitié parfois fortes que nous avons eues et l'exemple féminin que je représentais pour certaines. Plusieurs jeunes filles, qui sont devenues des femmes aujourd'hui, m'ont fait ce témoignage, notamment celles qui ont réussi à aller au lycée puis à l'université.

## Conclusion : l'ethnographe-photographe, témoin d'une époque

A travers ces photographies, je suis donc le témoin de différentes étapes de la vie de mes hôtes. Pour certains, je me suis immiscée, tout au long de ces années, dans leur trajectoire biographique. Mais je suis aussi devenue le témoin d'une époque. Mon retour en avril 2022 était justement lié à la réalisation d'une exposition de photographie que l'on m'a demandé de faire pour témoigner du mode de vie d'il y a vingt ans dans certains villages isolés de la région. Elle a été organisée dans le cadre d'une grande rencontre internationale entre chercheurs en archéologie et en anthropologie, spécialistes du Nord-Ouest argentin<sup>3</sup>. L'idée était d'organiser cet évènement au cœur des villages afin d'y associer les habitants. Dans un contexte où faire des images n'était pas aussi démocratisé, mes photos sont devenues les témoins d'une époque aujourd'hui révolue où les villages en question étaient peu accessibles, sans accès à l'eau ni à l'électricité. L'exposition a suscité beaucoup d'émoi auprès des habitants, certains reconnaissaient leurs proches dont quelques-uns sont aujourd'hui disparus. J'ai fait le choix d'exposer ces images avec le récit de mon carnet de terrain dont j'ai traduit certaines parties (Figure 14).



Mon regard étranger et surpris sur ces villages a fait beaucoup rire, mais j'entendais des locaux dire, en regardant les photos de ce témoignage : « Ah, c'est vrai, c'était comme ça... ». Ces photographies sont finalement bien plus faciles à partager que mes écrits, et elles restent un témoignage qui fait sens pour mes hôtes.

Les photos sont ainsi du matériel ethnographique précieux, qui parlent aux personnes visitées mais aussi à un public plus large. Leur force de représentation m'a incitée à les mettre aussi en valeur sur mon blog, aux côtés de mes articles<sup>4</sup>. Elles me semblent complémentaires pour parler de la réalité que je tente de décrire et d'analyser.

Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, des personnes dont j'ai été proche sur le terrain à un moment donné et qui apparaissent sur ces clichés me contactent parfois. Maintenant que la communication est plus facile via l'accès à internet et au courrier électronique, ces photos participent à recréer un lien au présent entre nous. Elles servent de support pour parler d'une époque, pour se donner des nouvelles au présent et se signifier l'importance pour chacun de ces moments partagés, de cette rencontre qui a été parfois significative pour l'un ou pour l'autre.

A travers ces images, je deviens ainsi le témoin d'histoires personnelles, mais aussi d'une histoire collective qui complète mes écrits ethnographiques et qui les alimente.

\*\*\*

Figure 14. Exemple de l'une des 14 planches exposées qui mêlent photographie et extraits de carnet de terrain – © Maïté Boullosa-Joly 2022

---

## Références citées

- Althabe, Gérard, 1990. « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain* 14, pp. 126-131.
- Becker, Howard, 2007. « Les photographies disent-elles la vérité ? », *Ethnologie française* 37, pp. 33-42.
- Bengoa, José, 2000. *La emergencia indígena en América latina*. Santiago (Chili) : Fondo de Cultura Económica.
- Boullosa-Joly, Maité, 2006. « Re-devenir indien en Argentine : Amaicha et Quilmes à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle ». Thèse de doctorat. Paris : EHESS.
- Boullosa-Joly, Maité, 2010. « Tourisme, patrimonialisation et politique, un cas d'école : la fête nationale de la Pachamama (Nord-Ouest argentin) », *Cahiers des Amériques latines* 65, pp. 105-122.
- Bourdieu, Pierre, 1965. *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Conord, Sylvaine, 2000. « On va t'apprendre à faire des affaires. Echanges et négociés entre une anthropologue-photographe et des juives tunisiennes de Belleville », *Journal des anthropologues* 80-81, pp. 91-117.
- Conord, Sylvaine, 2007. « Usages et fonctions de la photographie », *Ethnologie française* 37, pp. 11-22.
- Depardon, Raymond, 1993. « Entretien avec Raymond Depardon : pour une photographie des temps faibles », *La Recherche photographique* 15, pp. 80-84.
- Devereux, Georges, 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Le Menestrel, Sara, 1999. *La voix des Cadiens*. Paris : Belin.
- Papinot, Christian, 2007. « Le malentendu productif. Réflexion sur la photographie comme support d'entretien », *Ethnologie française* 37, pp. 79-86.
- Piault, Marc Henri, 2000. *Anthropologie et cinéma*. Paris : Nathan.
- Piette, Albert, 1992. « La photographie comme mode de connaissance anthropologique », *Terrain* 18, pp. 129-136.
- Piette, Albert, 2007. « Fondements épistémologiques de la photographie », *Ethnologie française* 37, pp. 23-28.
- Rémy, Catherine, 2007. « Ni cliché, ni séquence : s'arrêter sur l'image », *Ethnologie française* 37, pp. 89-95.
- Roche, Thierry, 2012. « L'anthropologie visuelle, la 'postazione per la memoria' et le haïku », *Journal des anthropologues* 130-131, pp. 357-374.
- Segalen, Martine, 2002. « Mariel Jean Brunhes Delamarre. Une œuvre entre géographie et ethnologie », *Ethnologie française* 3, pp. 529-539.
- Simmel, Georg, 1979. « Digression sur l'étranger », in Yves Grafemeyer & Isaac Joseph (éds), *L'école de Chicago - Naissance de l'écologie urbaine*, pp. 53-59. Paris : Editions du Champ Urbain.
- Winkin, Yves, 1996. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. Bruxelles & Paris : De Boeck & Larcier.

## Notes

- 1 Pour plus d'informations sur la vie de Marielle Jean Brunhes Delamarre, voir Segalen 2022.
- 2 « Nanouk l'Esquimau » (*Nanook of the North*) est un film franco-américain réalisé par Robert Flaherty, sorti en 1922 (disponible en ligne). C'est le premier grand film tourné dans l'Arctique. L'explorateur Robert Flaherty nous fait partager la rude vie du chasseur Nanouk et de sa famille dans le Grand Nord canadien des années 1920. Ce film s'avère être une reconstitution du mode de vie des Inuits mais il est décrié par une partie de la communauté scientifique. Voir également dans ce dossier l'article de Bell & Jackson (pp. 99-116).
- 3 Rencontre internationale « *Caminando historias entre la palabra y la tierra – Encuentros entre los valles altos de Catamarca* » (21-24 avril 2022, Catamarca). Informations disponibles sur le site de l'événement : <<https://lc.cx/1PoSMM>>.
- 4 Pour un accès au blog contenant mes photos et mes articles : <<https://www.maiteboullosa-joly.org>>

## Pour citer l'article

Boullosa-Joly, Maité, 2023. « Ethnologue et photographe. Retour sur 20 ans de terrain en Amérique latine », *Civilisations* 72 'Anthropology & Photography (numéro spécial), pp. 65-81.